

## Recherches sociographiques



Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*

Louis Balthazar

Volume 38, numéro 1, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057101ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057101ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

### ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Balthazar, L. (1997). Compte rendu de [Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIXe et XXe siècles*]. *Recherches sociographiques*, 38(1), 154–156. <https://doi.org/10.7202/057101ar>

Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE (dirs), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles*, Montréal, Fides, 1995, 421 p.

Nous n'en finissons plus de découvrir notre américanité, tant il est vrai que le Québec n'a pas été d'abord fondé sur une volonté de rupture, comme l'ont été les États-Unis. Au moment où les premiers colons britanniques tournaient résolument le dos à l'Europe et s'engageaient à créer un monde nouveau, les Français se donnaient comme idéal de reproduire l'Ancien Régime en terre d'Amérique. Sans doute, cet idéal n'a jamais été atteint, car les colons français se sont bientôt heurtés à la résistance des conditions physiques du nouveau continent. Plus encore que leurs voisins, occupés à s'appropriier la terre, ils ont refusé de limiter leurs horizons à la seule colonisation. Ils ont voyagé, exploré, découvert d'immenses espaces et, bien avant les *frontier-men* américains, ils ont fait reculer la frontière loin vers l'ouest. Mais aucun réel projet de rupture n'animait l'entreprise.

En conséquence, la Nouvelle-France s'est caractérisée par des structures d'Ancien Régime et un grand dessein d'évangélisation des autochtones. On n'a pas voulu rompre avec la France mais la reproduire ici. Que le dessein n'ait guère réussi n'a pas empêché la France de laisser ses traces sous la forme d'une superstructure, d'une sorte de mauvaise conscience d'être américain. La Conquête britannique a bien pu opérer une rupture totale dans les faits, elle n'a pourtant pas eu raison des mentalités et d'une grande nostalgie des origines qui s'est alimentée à même l'absence de liens officiels.

L'énorme ambivalence qui en est résultée fait l'objet d'un récent ouvrage sous la direction de Gérard BOUCHARD et Yvan LAMONDE. Tous les textes, d'abord présentés dans le cadre d'un colloque, concourent à mettre en valeur les liens nombreux, souvent oubliés, ignorés ou occultés, entre les États-Unis et le Québec. Il arrive même que certains auteurs s'emballent et minimisent l'autre volet de l'identité québécoise, celui de la résistance à l'américanisation.

Bouchard et Lamonde donnent le ton et ouvrent la voie dans deux chapitres fort éclairants : l'un tend à relativiser les différences entre les cultures américaine et québécoise, l'autre fait état de l'ambivalence fondamentale des Québécois. Bouchard souligne avec raison que l'image renversée de la culture américaine longtemps dépeinte et évoquée par les élites québécoises ne correspond pas du tout à la réalité. Les États-Unis n'ont jamais été, beaucoup s'en faut, cette terre d'irrégion et de matérialisme que redoutaient tant de leaders d'opinion au Québec. Bien au contraire, la pratique religieuse assidue, des moeurs sévères, les familles nombreuses et le sens de la communauté ont fortement marqué l'évolution de la culture américaine au XIX<sup>e</sup> siècle et, dans une grande mesure, au XX<sup>e</sup> également. Il n'en demeure pas moins que la culture québécoise évolue fort différemment. Bouchard le reconnaît quand il relève des traits propres au Québec comme l'autoritarisme inhérent aux structures catholiques et la grande homogénéité ethnique. Il aurait pu aller plus loin et s'inspirer de l'ouvrage de Louis HARTZ, *Les Enfants de l'Europe* (Seuil, 1968), cité dans la bibliographie (en anglais seulement), qui fait état des différents modes de fragmentation de la vieille Europe dans le cadre de diverses expériences de colonisation. Il aurait pu alors mettre en évidence que l'expérience américaine de rupture, d'appropriation et de recommencement à laquelle il fait allusion, ne correspond pas du tout à celle qui a donné lieu à la formation d'une culture québécoise.

Lamonde, pour sa part, analyse bien l'ambivalence. Il souligne à juste titre les raisons qui ont poussé les Canadiens de 1774 à refuser les offres des Américains, notamment leur

peu de connivence avec l'idéal démocratique. Mais il ne mentionne pas (ce qui est étonnant) l'Acte de Québec, cette loi, considérée comme « intolérable » par les Américains, qui consacre une identité québécoise propre au sein de l'Empire britannique. L'auteur illustre l'ambivalence des Québécois par cette réticence des auteurs littéraires (que déplore Garneau) à évoquer les premières aventures américaines des explorateurs français. Par ailleurs, les populations outrepassent assez facilement les consignes de leurs élites et « prennent la direction de la Nouvelle-Angleterre, adhèrent aux Chevaliers du Travail, se rendent en masse au parc Sohmer ou au Ouimetoscope » (p. 80).

Deux autres chapitres décrivent à souhait ce comportement « américain » des classes populaires. Celui d'Yves ROBY qui évoque les deux temps du grand exode des Canadiens français vers les États-Unis à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle. D'abord la condamnation de la part des élites et la « démonisation » des émigrés qui allaient vers la perte. Puis, réaction bien caractéristique de notre ambivalence, l'idéalisation de la mission américaine. Roby fait état de la complexité et de la diversité des attitudes des émigrés eux-mêmes, tiraillés entre la rationalité économique, la fidélité aux origines, la volonté d'adaptation et la tendance naturelle à l'intégration et à l'assimilation.

Le texte de Mireille BARRIÈRE est fort révélateur. On y apprend que, dès le début du siècle, l'*entertainment* américain connaissait un succès colossal au Québec. Déjà de grands monopoles, semblables aux *majors* d'aujourd'hui, envahissaient littéralement les scènes mont-réalisées avec un produit très commercial et « populaire ». La réaction des élites, anglophones aussi bien que francophones, fut évidemment très négative. En revanche, Barrière note que s'amorce déjà, chez les Québécois, un phénomène d'« autonomisation » de la culture, une sorte de digestion du produit américain qui se traduit par le grand succès des *Variétés lyriques* durant la période de l'entre-deux-guerres.

On illustre encore d'autres facettes de l'ambivalence. Ainsi, pour Jean MORENCY, la littérature québécoise met beaucoup de temps (contrairement à ce qui se passe aux États-Unis et au Brésil) à effectuer son « décrochage » par rapport à l'Europe. Et, selon Jean-François CHASSAY, les Québécois sont à la fois fascinés et effrayés par la piste « techno-scientifique » et par le sens du mouvement dans la littérature américaine qu'ils s'approprient finalement en découvrant Kerouac.

Manon BRUNET rapporte les nombreux périple de l'abbé Henri-Raymond CASGRAIN aux États-Unis, ses liens avec l'historien PARKMAN et plusieurs intellectuels américains. Malgré tout, Casgrain est partagé entre des critiques féroces à l'endroit du « matérialisme » des Américains et son goût pour le luxe des aménagements. Parkman serait allé jusqu'à lui dire : « You are a better American than I am » (p. 128). Ce qui revenait peut-être à constater par l'ironie que Casgrain n'avait pas bien saisi les États-Unis.

Encore très révélatrice de l'attitude des Québécois à l'endroit des États-Unis, toute cette section est consacrée à l'influence américaine en art, particulièrement dans la peinture et l'architecture. Je ne saurais rendre justice à ces études (pas plus qu'aux autres d'ailleurs) qui éclairent la complexité des perceptions québécoises. David KAREL traite des rapports triangulaires de la peinture québécoise au XIX<sup>e</sup> siècle (franco-britannico-américaine). Il relève la présence de 290 artistes québécois aux États-Unis au cours du siècle dernier. Esther TRÉPANIÉRIE nous rapporte, entre autres faits intéressants, que Marc-Aurèle Fortin, Jean-Paul Lemieux et l'écrivain journaliste Jean-Charles Harvey ont tous les trois prédit, avant la Seconde Guerre mondiale, que les États-Unis deviendraient le centre privilégié de l'innovation

artistique. François-Marc GAGNON nous montre un Riopelle découvrant les États-Unis depuis Paris mais se cantonnant dans une attitude négative, tandis que Borduas s'alimente à la source américaine.

Deux chapitres sont consacrés à l'architecture. Là aussi, qu'il s'agisse des églises (Raymonde GAUTHIER) ou des gratte-ciel (Madeleine FORGET), on constate des réticences, mais en définitive beaucoup d'importation. Cela peut surprendre pour les églises, mais des nécessités économiques ont rendu le modèle américain attrayant, même pour l'évêque Bourget qui se rendait souvent aux États-Unis.

Deux chapitres détonnent par rapport à l'ensemble en ce qu'ils négligent l'ambivalence au profit d'une américanité québécoise qu'ils voudraient sans faille. Louis-Georges HARVEY produit une étude sur l'américanité du discours patriote à compter de 1822, moment où on rejette un projet d'union des deux Canadas. Il décrit l'idéologie des Patriotes comme un décalque de celle des Jefferson et Jackson aux États-Unis. Il est bien vrai que Papineau évoque fréquemment ces deux présidents américains et s'inspire de leur pensée. Mais malgré tout, l'idéologie que prône le seigneur de Montebello, sa conception de l'ordre social, demeure profondément différente de celle de ses modèles américains. Impossible d'en faire ici la démonstration. Qu'il suffise de rappeler les ambivalences (encore) de Papineau, le peu de succès qu'il obtint aux États-Unis et l'étouffement facile et rapide des velléités révolutionnaires.

Quant au chapitre de Robert HÉBERT, il y a là un fouillis d'érudition où je me perds. À force de clamer son non-conformisme, l'auteur ne nous révèle guère rien d'autre que sa perception d'un Québec ayant toujours vécu à l'heure américaine.

Dans l'ensemble, cet ouvrage mérite une lecture attentive. Ceux qui s'intéressent à l'inscription du Québec en Amérique et aux nécessaires prises de conscience à cet égard en tireront grand profit.

Louis BALTHAZAR

*Département de science politique,  
Université Laval.*

---

Gilles GALLICHAN, *Honoré Mercier. La politique et la culture*, Sillery, Septentrion, 1994, 212 p.

L'historien et bibliothécaire Gilles Gallichan propose ici une brève étude de la carrière et de l'œuvre d'Honoré Mercier, premier ministre du Québec de 1887 à 1891. Il dit vouloir rappeler, à l'occasion du centenaire de la mort du politicien, son action dans les domaines de l'éducation et de la culture, action qui, selon lui, a permis au Québec de se redresser l'espace d'un moment.

L'organisation de cet ouvrage peut paraître curieuse : l'auteur lui-même parle de « ditype ». Une première partie d'une cinquantaine de pages porte sur la vie et la carrière de Mercier. Une si brève synthèse ne lui permet évidemment pas ni d'étoffer nos connaissances sur l'homme — la biographie de l'historien Robert RUMILLY fait déjà plus de cinq cents